

AU ZINC DES MECREANTS

Frédéric Jésus

A René B.G.

Mécréant peut-être. Mais, finalement, n'est-ce pas à cela qu'on me reconnaît ? Qu'on retrouve mes traces dans les replis du vague ? Alors, mécréant sans doute. Même aux yeux de ceux qui doutent. De celles, aussi. Au fond : de celles-ci surtout. Je me comprends. Je me suis longtemps compris. Tout seul. Si seul que je n'ai jamais su que je l'étais à ce point. Privé de lettres à quatorze ans, j'ai commencé par me rêver facteur. Non que le partage des journées avec les bêtes ne m'ait déplu... Mais bon. Trop jeune pour m'accrocher à un bâton. J'ai préféré la sacoche et la casquette. A pied, en vélo ou sur mes skis, j'ai porté les mots à domicile. J'ai franchi les creux et les bosses, sué et salué, remis plis et colis. J'ai tâté du métier. Et puis j'ai raté la suite. Je n'avais pas vu venir le coup du concours. Je l'avais moins préparé encore. Trop d'épreuves imbéciles sur je ne sais quoi que je savais déjà. Alors j'ai lâché le courrier, et je me suis résolu à passer une bonne partie de ma vie à construire des routes. Ou, plus souvent encore, à les entretenir, les réparer, les rendre praticables. Y compris aux facteurs. Les routes aussi font avancer les mots. A la fin, elles se sont trouvées bien utiles à la famille et aux amis pour me conduire au cimetière lorsque m'est venue l'idée, après avoir soigné femme, enfants, maison et jardin, de passer l'arme à gauche. J'ai bien dit : à gauche. Et j'ai exigé : pas de cérémonie religieuse. Ce qui fut respecté : j'en suis témoin. La route que nous avons empruntée, moi allongé et eux descendant la côte à pied jusqu'à la grille, ce « Chemin du repos » comme le Conseil municipal de mon village natal a voulu la nommer, c'est plus d'une fois que j'en ai renforcé le terrassement. Qu'y roulent les morts, et qu'y transpirent ou y grelottent les vivants : c'est la roue des choses. Où l'on a construit on finit par repasser. Ensuite ils m'ont posé et laissé là, au pied de la lourde église qui, depuis des siècles, sème et gère ses morts sur la pente du cimetière. Moi compris, désormais. Enfin, « moi compris » ... je me comprends. Moi le pourtant taiseux, moi le pourtant rustre. Celui qui est parti du ventre. Celui qui a tenu bon sur l'idée de n'attendre du ciel que de longues pluies chagrines, des bourrasques chargées de toutes sortes d'humeur, au mieux des traces d'étoiles déchues au cœur de l'été ; mais pas la moindre promesse de salut ou d'éternité. Celui qui a veillé à se faire enterrer, entre ses deux vieux parents, au fond de l'une des très rares tombes indemnes de crucifix sur la stèle. Et celui qui, depuis l'enfance, sans comprendre pourquoi, a pourtant toujours trouvé drôle et même coquin le clocheton, tapissé de zinc, qui coiffe la tourelle plantée sur le porche de l'église. Et qui le trouve plus drôle encore depuis sa mort. Pour tout dire, je viens maintenant m'y percher plus qu'à mon heure ! J'observe, et je me marre. Comme je l'ai toujours fait de mon vivant. Aujourd'hui, c'est plein brouillard sur champ de neige. On pourrait s'ennuyer. Mais pas du tout. Accoudé au zinc, du haut de mon clocher, j'entends plus que je n'aperçois la départementale qui, depuis toujours, se pousse en serpentant jusqu'à l'entrée de Trois-Monts-les-Martin. Le village est à deux minutes à pied d'ici, en traversant les prés. Mais il est dissout dans le brouillard. Une portière claque sur le parking. Dans le garage de sa maison aux parpaings encore nus que contourne le « Chemin du repos », le voisin sifflote un air entraînant, caché derrière sa bétonnière. Des voix cernent et couvrent un instant sa ritournelle. Malaise. Du coup, chacun se

tait. Des pas mal assurés crissent maintenant sur la neige remaniée. Et voici que trois silhouettes crèvent le brouillard et s'avancent lentement, prudemment. L'une d'elles souffle sur ses doigts. Je les reconnais aussitôt qu'elles s'approchent. De toute évidence, c'est à moi que l'on vient rendre visite, par ce temps qui s'y prête pourtant si peu. Faut-il qu'ils pensent à moi ! Ou qu'ils aient peur que cela se voit et se sache. Mais non. Ils ont l'air noble et déterminé. Les voici à la grille, que ses gonds figés par la rouille et le gel maintiennent entr'ouverte. En premier vient Jeanne, ma veuve ; comme toujours, elle pleure sans larmes. Puis mon chien Buc, qui m'aimait tellement qu'il m'aurait bouffé après ma mort. Et les deux touristes, Rodolphe et Lina, concentrés sur leurs chaussures de ville et le traître verglas qui ricane à leurs semelles. Plus braves les uns que les autres ! Ils ne sont pas sortis d'affaire. J'en rigole d'avance, au risque de glisser et tomber de mon toit. Avec Jeanne qui perd tout, du sens du zéro jusqu'à la mémoire des sales tours que la vie lui a joué. Avec Buc, qui se croit tenu de gémir dès qu'il franchit l'entrée du cimetière. A croire que ça sent l'os. Et avec les touristes, sur leurs pas, qui s'affairent déjà à chercher une tombe au nom de « Martin ». Mais, à Trois-Monts-les-Martin, tout le monde ou presque s'appelle Martin. Seuls les vagabonds et les saisonniers portent vraiment un autre nom. Voici maintenant que Buc, comme d'habitude, est parti retrouver une chienne de passage derrière l'allée des mausolées. J'entends le voisin qui attaque en rossignol une danse bavaroise trop difficile pour lui. Le brouillard s'épaissit. Je disais bien qu'on ne s'ennuyait pas, ici bas tout là haut. Bref. Les voici tous perdus, à chercher ma tombe sous la neige. Jeanne me voit partout. Jeanne ne me voit nulle part. Je me marre une fois encore, d'autant plus que la famille a repoussé au printemps l'inscription de mon nom et de mes dates sur la stèle. Ceux de mon père, Marcel Martin, sont presque totalement effacés. Seuls ceux de ma mère, Madeleine, née Martin, sont encore visibles, jaune clair cerclés d'ocre. Et il n'y a pas de croix. Mais ils n'y ont pas encore pensé. Alors ils cherchent. Rodolphe fait son malin. Son chapeau l'empêche de se gratter la tête, mais ses tempes fument sous la bruine glacée tellement il essaye de se souvenir. Oui, mais de quoi ? Jeanne prend cet air égaré qui lui va si bien. Lina la prend par le bras. « *Pas la moindre tombe en vue !* », soupirent-elles au milieu des tombes. Buc émerge de derrière un vieux mausolée couleur de rat. Un édifice qui s'effrite, manifestement en fin de concession, et que je connais bien. C'est le mausolée de la vieille famille Martin-à-la-Fontaine ! Tous disparus, aujourd'hui, sans autre descendant qu'un vague petit cousin du père, venu une fois en janvier et aussitôt reparti vers ses îles tropicales. Je les ai tous connus, autrefois. Gardé plus d'un de leurs troupeaux. Ils payaient *cash* dans l'heure, de la main à la main. Réglo. Jamais un sourire. Sauf la sœur cadette. Je me comprends... Allez ! Sans rancune ! On leur retaperait bien leur sacrée maison mortuaire, pas vrai vieux Buc ? Mais Buc n'entend pas. Buc est déprimé. Il ne veut pas que cela se voie. C'est pourquoi il feint de courir les chiennes. Mais il a maigri. Je lui manque. Il me manque aussi. Bon chien, ça, bon chien ... Pas foutu pourtant de flairer mes os sous la neige. Rodolphe continue de faire le malin, mais on dirait cette fois que c'est pour de bon. « *Leur sacrée maison mortuaire* », qu'il répète. Ma foi ! Il a l'oreille, le gars. Buc dresse les siennes. « *Quoique pas sacrée du tout pour les mécréants* », chuchote-t-il. Vas-y, Roro, tu brûles ! C'est vrai que tu ne m'as jamais vu à la messe, de mon vivant. Je t'ai même soufflé une fois que je votais communiste. Sans le dire à ma femme. « *Jeanne !* ». Eh, gueule pas comme ça. Ce n'est pas parce qu'elle est devenue un peu sourde que ... « *Jeanne ! J'ai une idée !* », insiste-t-il. - « *Pourquoi faire, une clé ?* ». Je te dis bien qu'elle est un peu sourde. « *Non ! Une idée ! Pour le trouver* ». - « *Mais je sais pas, moi, peut-être bien qu'il n'est plus là. Ou bien, il a fini par se faire inséminer, comme son frère* » - « *Incinérer, Jeanne ! Mais pourquoi voulez-vous qu'il fasse cela ? Il est très bien, ici* ». Lina confirme en hochant la tête : « *On ne peut pas être mieux. Un peu froid, peut-être ...* ». Alors, Roro, cette idée, tu nous la plantes ? « *Voilà, Jeanne, j'ai pensé à ceci. Il n'allait pas à la messe, n'est-ce-*

pas ? » - « Ah non, ça, il voulait pas croire. » - « Et ses parents non plus ? » - « Non plus. Ni l'un ni l'autre. Il a beaucoup insisté pour être enterré auprès de son père. Il disait qu'au moins il ne pourrait plus lui flanquer de torgnole, maintenant qu'il était mort. Et que de toutes façons, c'était le seul endroit possible où retrouver enfin sa chère maman. » - Rodolphe fume comme un bœuf sous son chapeau. « Ni l'un ni l'autre... Alors, je sais comment retrouver la tombe » - « Oui, il n'y a pas de croix dessus. » - « Vous le saviez donc, Jeanne ? » - « Oui, mais cela m'est sorti de l'esprit, dites donc ! Voyez comme on devient ... ». Joli coup, Jeanne. Ces touristes se croient toujours plus futés que nous autres. Ils vont seulement plus vite. Mais, tout compte fait, ils n'en savent pas plus. Ils en conviennent. Encore heureux. Il faut admettre qu'ils ne sont pas trop fiers. Ils ont un pied dans la même terre que nous autres. On le sent bien. Et voilà que Lina rigole comme un trou, pointant Jeanne et Rodolphe du doigt et leur indiquant de se retourner. Derrière eux, une petite stèle en ciment émerge sur un tapis de neige que percent à peine des rameaux d'épicéa laissés à terre. Je suis dessous. Enfin, pas vraiment. Je suis surtout assis sur mon zinc, à les regarder du haut de l'église, à les regarder regardant, regardant quoi d'ailleurs ? Lina prend une photo. Pendant ce temps, je me coule jusqu'à la cloche par l'une des six fenêtres à claire voie, et je sonne quatre coups graves. Pour saluer les retrouvailles au sol. Pour marquer ce basculement discret de la journée d'hiver, quand le soir s'avance et qu'il commence à tirer son tapis sur tout ce qui pourrait se passer. Je les vois tout en bas, immobiles, imbéciles, malhabiles, fragiles : je les préférerais quand ils me cherchaient. Bon, voilà que je suis sur le point de chialer. Je lève les yeux. Neige sur toutes choses, et brouillard de même. Le blanc règne en maître, mais on dirait déjà la face cachée de la nuit. Eh ! Qu'est-ce qui me prend à parler comme Rodolphe, à c't'heure ? Pourtant, il y a bien du vrai là-dedans. La face cachée de la nuit ... On dirait que j'y suis rendu pour de bon. A c't'heure. De deux choses l'une : ou bien je reste au noir, au calme, dedans ma fosse, ou bien je folâtre sur mon clocher. Le problème là-haut est que je commence toujours par rigoler, par cligner de l'oeil et du chapeau, et que je finis toujours au bord des larmes. Entre temps, j'ai observé les busards, j'ai tendu la main, de si loin, vers Lina et toutes les belles femmes qui se sont avancées comme elles, debout, sur le chemin du Repos, j'ai voulu embrasser mes visiteurs et j'ai voulu les maudire juste après, mais comment ? Je suis un mécréant. Où aller, quand tout est fini ? Et que chacun le sait ? Et tout d'abord les visiteurs. Sauf mon vieux Buc, qui ne sait rien et qui s'en porte plutôt bien. Chers visiteurs, quand tout est fini, il faut remonter au parking, et me laisser là, avec mes rêveries posthumes. Il faut rejoindre vos maisons en attendant votre tour. Mais toi, Buc, reste un peu avec moi. Laisse-les partir sans toi. Quand ils auront rejoint la départementale, alors va, cours, va-t-en voir les chiennes ! Et reviens quand tu veux. Je suis un mécréant patient.

19-20 décembre 2008

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES

Au zinc des mécréants - 2008

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas
autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout
autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0276-7